

## DEUX ENTRETIENS AVEC AIMÉ CÉSAIRE

Lilian Pestre de Almeida

Universidade Federal Fluminense, Niterói — R.J.

(avec la collaboration de Celina de Araújo Scheinowitz).

Il faut sans doute évoquer rapidement l'atmosphère des deux rencontres avec Aimé Césaire pour mieux les situer. Elles eurent lieu à l'Assemblée Nationale, dans un petit bureau tout nu, le 9 et le 16 janvier 1980 et durèrent environ deux heures et demie. La première fois, j'étais venue seule; la semaine suivante, j'avais demandé à Césaire au téléphone si une amie de longue date, de Bahia, Mme. Celina de Araújo Scheinowitz, pouvait m'accompagner. Après chaque entretien, Aimé Césaire a tenu à faire les honneurs de la maison faisant visiter, la première fois, la salle des pas perdus, la bibliothèque où il fit illuminer les fresques de Delacroix au plafond, où il feuilleta une reproduction du procès de Jeanne d'Arc déchiffrant avec patience les dépositions en latin et admirant la calligraphie des greffiers du XIVE siècle; la seconde fois, il nous montra l'hémicycle "modèle de bien d'autres dans le monde", la très belle tribune Directoire et chercha encore d'autres peintures de Delacroix. Il rentrait du Sénégal où il avait passé les vacances de Noël chez Senghor, l'Assemblée Nationale venait d'être reconvoquée pour voter de nouveau le budget, il partait bientôt pour la Martinique pour reprendre sa fonction de maire de Fort-de-France. La qualité exceptionnelle et la générosité de l'homme transparaissent à tout moment. Quand il oublie de parler de lui pour parler de son ami Senghor, quand il apporte dans sa serviette de gros livres d'histoire naturelle pour nous montrer ce que c'est un *agami*, quand il transcrit des notes pour expliquer un mot rare comme *patyura* ou *patira*. Générosité encore dans son parfait naturel, dans sa retenue et sa pudeur devant certains sujets.

Nous n'avions pas voulu de magnétophone, délibérément. J'avais établi une liste de questions que je consultais parfois et nous avons laissé la conversation se dérouler librement. Nous avons pris note, Celina et moi, de quelques phrases à partir desquelles les entretiens furent reconstitués. Nous croyons avoir transcrit l'essentiel de ce que Césaire nous dit. Nous avons surtout regardé l'homme pendant qu'il parlait d'un débit assez rapide, rythmé, avec encore un léger accent martiniquais perceptible surtout quand

la fatigue est sans doute plus grande. Le compte-rendu qu'on va lire se veut uniquement une écoute de l'homme qui est aussi le plus grand poète noir de nos jours. Ce n'est qu'après coup que nous nous sommes aperçues que son titre pourrait être Orphée noir et la diaspora nègre. J'ai ajouté quelques notes qui situent pour le lecteur des allusions peut-être fugitives et qui datent certains faits.

\* \* \*

Venant de la Martinique que j'avais visitée pour la première fois, je lui dis que j'avais été très sensible aux nombreux points de contact entre le Brésil et son pays. Dans le paysage, dans la flore et chez les gens. "Qui", dit Césaire, "ce qui frappe tout d'abord c'est une sorte d'identité d'images". Il rappela son séjour au Brésil en 1963 où il participa, avec l'ethnologue dahoméen Alexandre Adandé, à un congrès sur les cultures du monde noir: "Au Mercado Modelo, à Bahia, j'ai vu une vieille paysanne au milieu de sacs de farine de manioc; il y en avait de différents types, des sacs aux grains très fins jusqu'aux grains les plus gros. C'était une image de la Martinique d'autrefois. Et aussi d'Afrique. A Brasilia, la même année, j'ai visité les bidonvilles autour de la ville habités par des travailleurs migrants venus de tous les coins du Brésil et qui avaient construit la nouvelle capitale: c'était l'image même de la ville africaine, c'était l'Afrique que je venais de quitter". Sur ce voyage encore, Césaire raconte une histoire: "Das l'avion qui nous menait à Rio, je parlais avec des africains en français, bien entendu, et un homme de couleur, un mulâtre assez clair, était assez près et parlait portugais avec ses amis. Tout d'un coup, il lève la tête, fait attention et me demande: d'où venez-vous? C'était un martiniquais qui avait fait la guerre et après s'était installé au Brésil. Savez-vous ce qu'il y faisait? Que voulez-vous qu'un martiniquais fasse? Il fabriquait du rhum, du très bon rhum, disait-il, pas leur 'cachaça'<sup>1</sup>. Or, il m'avait reconnu martiniquais au milieu des africains par un accent quelconque".

La conversation revient sur les martiniquais hors de la Martinique. Césaire retrace brièvement la trajectoire exemplaire, parce que inverse de la tendance générale, de son ami Yvan Labejof, l'homme de théâtre antillais, fondateur de la Compagnie Théâtre Fer de Lance et qui monta *Une Tempête* à Fort-de-France, dans un très beau retour au pays natal: "Ses parents étaient des émigrants martiniquais venus en France. Au moment de la débâcle, quand les routes étaient encombrées de gens et de voitures, ils l'ont perdu.

1 La "cachaça" est une eau-de-vie brésilienne de canne à sucre.

Yvan fut recueilli tout petit par des paysans de Sologne qui l'ont gardé, il a pris l'accent solognot. Il était déjà acteur à Paris quand nous nous sommes connus et c'est moi qui lui ai fait découvrir sa Martinique natale. Il a maintenant sa compagnie à Fort-de-France"<sup>2</sup>.

De là, Césaire évoque les gens qu'il a rencontrés au Brésil. Jorge Amado, bien sûr; Abdias do Nascimento, dont il cite en portugais le titre du livre *Teatro para Negros e Prólogo para Brancos*<sup>3</sup>. Il retrouve facilement le nom de Zumbi dos Palmares et nous demande en quel siècle la république de marrons des Palmares s'est constituée et pendant combien de temps elle a résisté aux armées envoyées pour la détruire<sup>4</sup>. Je lui dis qu'il aurait là un sujet extraordinaire pour une pièce de théâtre et que de nombreux poètes brésiliens s'en sont inspirés. Ayant déjà abordé dans son théâtre |Haïti, le Congo, l'île de Caliban, Palmares serait une autre manière de revenir à l'Amérique, aux Amériques noires. Il acquiesce tout d'abord: "c'est un sujet extraordinaire", puis il ajoute: "il faudrait écrire sur la Martinique, mais l'histoire de la Martinique n'est pas assez épique". Dans la seconde entrevue, il apporte les quelques textes sur le Brésil de sa bibliothèque, en particulier Arthur Ramos (*O Folklore Brasileiro*) et un texte en français du XIXe siècle acheté sur les quais. Nous abordons le sujet des rapports multiraciaux dans nos sociétés. Le poème *Prose-pour-Bahia-de-tous-saints* est une célébration rythmée et allègre des richesses culturelles de Bahia. "C'est l'homme noir qui semble avoir animé le Brésil". Il dit encore: "Le Brésil fait partie de ma géographie cordiale. Pour moi, c'est un pays qui existe. J'ai beaucoup voyagé mais c'est au Brésil que j'ai eu l'impression, pour la première fois, d'une grande civilisation tropicale moderne. Je ne le connaissais pas encore quand j'ai évoqué le sucre du mot Brésil au fond du marécage"<sup>5</sup>. Et cependant le poète eut aussi le sentiment du racisme au Brésil, confirmé par le double témoignage d'un brésilien de couleur, Abdias do Nascimento ("ne vous trompez pas, le racisme existe") et par l'expérience du poète haïtien René Depestre qui, marié à une blanche, lui raconta les innombrables remarques

- 2 Le nom de la compagnie d'Yvan Labejof est le nom populaire d'un serpent, le trigonocéphale, que la Martinique arbore dans son blason. Ce serpent-fer-de-lance apparaît souvent dans la poésie de Césaire.
- 3 Le livre a pour sous-titre *Antologia de Teatro Negro*. Rio, Ed. do Teatro experimental do negro, 1961, 419 p.
- 4 Le quilombo de Palmares naît vers 1600 et ne tombera définitivement qu'en 1694.
- 5 Il s'agit du dernier vers du très beau poème *Soleil serpent*, publié pour la première fois en 1944 dans *Hémisphères*, n° 4, dans un groupe de sept poèmes sous le titre *Colombes et menfenil*, repris dans le volume des *Armes miraculeuses*, de 1946.

qu'il avait entendues partout pendant un assez long séjour chez nous<sup>6</sup>.

Je signalai une différence assez remarquable entre les deux pays: l'absence de diglossie étendue au Brésil où tous parlent la même langue, avec des accents assez divers en opposition avec la situation des Antilles françaises où le créole est la langue quotidienne de la majorité des gens à côté du français. Je fis allusion à mon expérience à la Martinique que j'avais parcourue en long et en large en taxis collectifs où j'étais toujours la seule personne à ne pas parler le créole que je comprenais d'ailleurs à peine. "Oh! C'est souvent un langage très allusif, très imagé. Je suis pas de ceux qui pensent qu'il faudrait écrire uniquement en créole et cependant je crois que sa disparition serait pour nous une perte. Une grave perte. Ce n'est pas un patois, il s'agit d'une langue, avec un lexique d'origine française bien entendu, mais avec une syntaxe africaine. L'article y est toujours postposé (*abitay yo*, les habitants); le système verbal est différent dans l'expression des temps (présent, passé, futur) et des aspects. Les deux langues ont un statut différent et des aires qui lui sont propres. A la Martinique, il y a des choses qu'on dit toujours en créole, d'autres toujours en français. La politique par exemple, on parle politique toujours en français. Si le créole vous intéresse, ne l'étudiez pas dans les livres, vous m'avez dit que dans la maison où vous êtes à Paris il y a une guadeloupéenne, parlez avec votre amie guadeloupéenne".

Une question nous intéressait particulièrement, celle de la présence de textes sacrés dans les œuvres de Césaire. La lecture et la récitation de textes initiatiques africains dans la poésie et le théâtre césairiens sont peu à peu repérées<sup>7</sup>; la présence de divinités afro-antillaises ou africaines est trop évidente pour qu'on y insiste: Baron-Samedi, guédé du Vaudou, et des loa dans *Le Roi Christophe*; le souvenir du Dan dans *Une Saison au Congo*; Shango, Eshu dans *Une tempête*. Par contre, la reprise de textes judéo-chrétiens (Ancien Testament: la Genèse, Job, Isaïe, Jérémie; mais

6 Le fait nous a été confirmé avec force détails par Depestre lui-même quelques semaines plus tard dans un entretien à l'UNESCO. Les rapports entre Césaire et son cadet ont toujours été assez importants: voir la préface de Césaire à *Végétations de clarté* (Seghers, 1951), *Réponse à Depestre poète haïtien* (Éléments d'un art poétique) in *Présence Africaine*, avril-juillet 1955, pp. 113-115; débat avec Depestre *Sur la poésie nationale*, in *Présence Africaine*, octobre-novembre 1955, pp. 39-41 et le très important entretien avec Césaire de Depestre, fait en 1968 à La Havane et publié en français in *Pour la révolution, pour la poésie*. Ottawa, Leméac, 1974, pp. 156-171.

7 Cf. La présence des *orikis* d'Eshu et de Shango recueillis par Pierre Verger en Afrique dans *Une tempête*; dans *Une Saison au Congo* nous avons retrouvé des souvenirs d'un texte bambara publié par Zahan; d'ailleurs ce même texte initiatique de *La Karaw Ka*, *La voix des Karaw* est cité de manière explicite par Christophe dans deux moments de sa trajectoire (*Chr.*, I, 3 et III, 7). Voir dans notre texte *O teatro negro de Aimé Césaire*. Niterói, UFF, 1978, le chapitre *Une tempête: História e mito no jogo teatral*.

les Évangiles aussi, Jean surtout) peut surprendre chez un poète agnostique. D'autre part, Césaire eut toujours une très forte conscience de la collaboration que l'Église, avec sa hiérarchie et son enseignement, a apporté à la colonisation<sup>8</sup>. Comment expliquer cette récitation de textes bibliques, beaucoup plus fréquents chez lui, par exemple, que chez son ami Senghor, chrétien depuis sa jeunesse? La question parut le surprendre. "Les voies de la Providence sont obscures", dit-il en souriant. Puis, il a répondu en deux temps. En affirmant tout d'abord l'importance de la Bible chez lui comme texte:

"c'est un très beau texte". Puis en établissant un parallèle entre lui et Senghor: "Senghor est le plus français des africains et le plus africain des français. Il pense en français. C'est le plus cartésien des sénégalais. Sa réussite politique est un paradoxe parce qu'il n'est pas, à certains égards, typique au Sénégal. Son succès s'est fait contre, à partir de ses infériorités: dans un pays de Ouolofs et de Peuls à très haute stature, c'est un petit Sèrère; dans un pays de musulmans, islamisés depuis très longtemps, c'est un chrétien fervent, un tala. Vous savez son histoire. Né à Joal, son père l'a envoyé faire ses études chez les blancs, les blancs Pères Blancs et Senghor est devenu un chrétien fervent. On se trompe souvent sur lui. On parle d'influences. Comme on parle d'ailleurs de l'influence de Saint John Perse sur ma poésie. Il y a plutôt rencontre. Nous venons des mêmes Antilles, mais Saint John Perse est un béké, il appartient à la race des colonisateurs; son expérience est donc différente de la mienne. Si Senghor est proche de Pyndare ce n'est pas uniquement à cause de ses lectures, mais parce que sa poésie exprime la poésie d'un pays agraire, ses traditions et les paysans qui la peuplent. La poésie de Senghor est celle des jeux gymniques, des appels, des exclamations etc. Hugo avec ses tables tournantes à Guernesey invoquait souvent Shakespeare, Eschyle; leurs esprits revenaient et ils s'exprimaient en alexandrins hugoliens. Or, c'est Hugo qui, dans une de ses séances de spiritisme, annonce: 'Une Athènes au front pur naîtra à Tombouctou' Je reviens du Sénégal, j'en ai parlé à Senghor qui a beaucoup aimé cette petite histoire. Nous avons beaucoup ri. Senghor est tout à fait cela". Et là dessus encore très spontanément s'est greffée une opposition entre le martiniquais et l'africain. Senghor pour Césaire renvoie à "l'Afrique calme, profonde, à la

8 Je faisais allusion à l'épisode des quatre évêques et de l'archevêque dans *Et les chiens se taisaient...*, mais aussi à la lettre ouverte de Césaire à Monseigneur Varin de la Brunelière, évêque de Saint Pierre et de Fort-de-France (*Tropiques*, n° 11, mai 1944, pp. 104-116). Le différend entre Césaire et l'Église se manifeste un an plus tard au moment des élections et continue depuis. D'après le témoignage de Hale, Césaire admet aujourd'hui qu'il existe des influences modératrices parmi les jeunes prêtres à la Martinique, tendance qui se traduit dans les années récentes, par le soutien des catholiques progressistes à Césaire lors des élections dans les années soixante-dix.

sagesse ancestrale". Il ajoute: "J'ai vu la foule africaine encore cette fois-ci. Sur la plage, au Sénégal, il y avait des familles qui picniquaient. C'était une foule détendue, heureuse, décontractée et étonnamment silencieuse<sup>9</sup>. D'une extraordinaire dignité, les gestes calmes soulignés par les plis des vêtements amples. Les martiniquais sont exactement le contraire: agités, excités, ils parlent fort, se bagarrent. Le martiniquais est traumatisé par l'esclavage".

Césaire évoque encore la vie à la Martinique; dans sa jeunesse: "La vie martiniquaise me semblait incomplète, quelque chose me manquait. Quand je suis parti en France pour la première fois, sur le bateau, tous semblaient heureux: ils allaient en France. Moi, j'étais à part, isolé, conscient d'une profonde insatisfaction. Or, ça a un sens. A Paris, pendant 7 ou 8 ans, je n'ai fréquenté que des africains. C'était un besoin. La connaissance de l'Afrique a été pour moi une révélation. Je l'ai connue tout d'abord par des africains (Ousmane Socé, L.S. Senghor), par des livres. On dit de moi, Césaire l'africain. A la Martinique, vous ne voyez que des débris culturels d'une synthèse perdue, qui est ailleurs, qui n'existe qu'en Afrique".

J'ai posé la question de la survivance ou non des pratiques ou des cultes africains dans la Martinique de son enfance. Au Brésil, partout on bat le tambour et les orishas descendent sur leurs chevaux; il est donc compréhensible que, pour un brésilien, l'Afrique paraisse plus lointaine de la Martinique que de son pays. Césaire enchaîna aussitôt: "Vous avez raison. Le rêve à la Martinique était celui de l'assimilation complète. Ecrire un poème sans que le lecteur puisse s'apercevoir que l'auteur était un noir. Le côté africain n'était pas immédiatement perceptible, mais c'était le plus profond. Enfoui, oublié. On battait peut-être le tambour quand j'étais jeune chez des paysans, à la campagne, qui ignoraient sans doute le sens religieux même du tambour. Aujourd'hui, si l'on bat le tambour à la Martinique partout c'est grâce à moi. Mais le sens sacré du tambour à la Martinique s'est perdu. Par contre, le quimbois est important. Tous, ou presque tous, y croient, mais on n'en parle jamais. Ça ne se dit pas, surtout à un étranger, mais c'est très profond. Autrefois, on allait à Guadaloupe pour faire le quimbois (les quimboiseurs guadeloupéens avaient une grande réputation), puis en Haïti, maintenant Fort-de-France c'est plein d'aigrefins venus d'Afrique. La médecine populaire, les herbes, c'est aussi très important. A la Martinique, on va à la pharmacie, chez le médecin, on a la Sécurité Sociale et les dépenses en sont très élevées. Mais en même temps on fait appel aux herbes. Je vous en donne un exemple: un de mes ouvriers tombe gravement malade, je vais le voir à l'hôpital. La fièvre avait baissé, le malade me dit: le médecin croit que c'est son médicament à lui qui m'a guéri, je vous montre ce que j'ai

9 A opposer avec la foule martiniquaise évoquée au début du Cahier: "dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette" (Présence Africaine, 1971, p. 33).

pris". Quand Celina Scheinowitz et moi, nous disons à Césaire que le quimbois est probablement très proche de la quimbanda brésilienne, il s'intéresse immédiatement, prend note du mot qu'il écrit à l'africaine kimbanda.

Par là, nous revenons encore une fois au parallèle entre nos deux pays, car le niveau moyen de vie à la Martinique est incontestablement plus élevé que chez nous. Je lui raconte ma surprise de me trouver devant une société qui paraît vivre dans une fase de post-industrialisation sans avoir passé par l'industrialisation. Il acquiesce. "C'est tout à fait cela. La misère chez nous n'est plus matérielle, elle est spirituelle. Les biens de consommation, nous les avons payés d'un prix trop élevé. Nous sommes très mal partis, financés par l'Assistance, la moitié de la population en chômage, avec une économie qui est encore de type colonial. Nous sommes enfermés dans le système de la consommation subventionnée. Les martiniquais sont des assistés, ils ont aujourd'hui une mentalité d'assistés. En plus, nous avons connu la terrible efficacité française, véritable rouleau compresseur, qui n'a laissé que des débris du point de vue culturel<sup>10</sup>. Les martiniquais n'avaient aucun sentiment national. Le rêve de l'assimilation nous a menés là. Parfois, avec la meilleure bonne foi du monde. Vous connaissez Schoelcher. C'est un très noble rejeton de la tradition républicaine française, de la Révolution française, des Lumières, du XVIIIe siècle qui croyait à l'homme universel, à l'éducation, à l'école. Quand on lit Schoelcher, on comprend que son rêve à lui c'est qu'un martiniquais, qu'un homme de couleur puisse être président de la République française, comme citoyen français à part entière. Un peu le cas de l'homme de couleur que fut Gaston Monnerville, président du Sénat. Or ce rêve qui a été le rêve même des meilleurs républicains français, mène à l'assimilation et cette assimilation généreuse passe par la destruction du passé africain, elle le nie. Elle correspond à un génocide culturel".

Césaire est d'ailleurs très conscient qu'il est en porte-à-faux et qu'il gêne l'Administration: "Je les gêne. Je suis maire de Fort-de-France<sup>11</sup> à la Martinique, département français d'outre-mer. Quand je vais en Afrique ou ailleurs je suis reçu comme ambassadeur de la Martinique". Il sourit: "Beaucoup de sénégalais sont surpris de ce que je ne sois pas le président de la Martinique. Aussitôt arrivé, on me demande s'il faut communiquer mon arrivée à l'Ambassade de France et inviter l'ambassadeur. Je leur dis:

10 Sur la dégradation culturelle des Antilles françaises, Césaire, dans sa conférence à l'Université de Laval sur *Société et littérature aux Antilles* (in *Études littéraires*, vol. 6, n° 1, avril 1973, pp. 9-20) cite la différence entre le masque du boeuf du Mardi gras à la Martinique, assimilé simplement au diable, et le même masque rencontré à Casamance (au Sénégal) avec Senghor en 1966.

11 Césaire est maire de Fort-de-France et député de la Martinique depuis 1945. En 1956, il démissionne du PCF, écrit la *Lettre à Maurice Thorez* et fonde le Parti Progressiste Martiniquais (PPM).

ne faites rien, je suis en privé et je ne suis pas président de la Martinique". Le malaise peut arriver aussi ailleurs. En visite officielle récente à Cuba, Césaire était reçu comme le poète de la négritude par un groupe de jeunes noirs cubains et il s'est aperçu que cette réception gênait ses hôtes pour qui le problème racial ne se pose pas<sup>12</sup>. D'autre part, des pays comme Haïti lui sont de son propre aveu interdits: "Haïti est pour moi un pays très douloureux. Vous savez comme je l'aime, ce pays. J'ai écrit sur le Roi Christophe et Toussaint<sup>13</sup>. Mais pour moi désormais il m'est impossible d'y aller: j'aurais l'air de cautionner, au nom de la négritude, le régime haïtien".

De cette difficulté d'être à la fois homme de gauche ayant quitté le PCF, juridiquement français, député à l'Assemblée Nationale et maire de Port-de-France en bute aux tracasseries de l'Administration, nègre de la diaspora et chantre de la négritude, Césaire n'en parle qu'avec retenue et pudeur.<sup>14</sup> Un fait révélateur est arrivé quand Césaire nous faisait, Celina Scheinowitz et moi, visiter le Palais Bourbon. A la salle des pas perdus, nous rencontrons un dahoméen qu'il nous présente. Il lui répète ce qu'il nous avait déjà raconté dans son bureau. Lors de sa visite à Bahia, dans un *candomblé*, l'ethnologue Alexandre Adandé reconnaît un chant royal du Dahomey et le lui traduit: "Faites attention, le Roi est là". Césaire récite en yoruba les mots initiaux du chant. L'africain lui dit: "moi aussi je comprenais plusieurs dialectes quand j'étais jeune, maintenant à Paris depuis longtemps, je les ai oubliés". Nous primes congé et Césaire tout en marchant vers l'hémicycle nous dit ému: "Comment peut-on oublier sa langue natale? Le

12 Sur l'admiration de Césaire pour Fidel Castro, voir *Le Progressiste*, 15 février, 1968.

13 Césaire fit un long séjour en Haïti (environ 7 mois) en 1944, chargé d'une série de conférences. Dans le *Cahier* déjà Haïti était le pays "où la négritude se mit debout pour la première fois"; dans *Et les chiens...*, sa forme est évoquée sur la carte géographique: "ce pays mord: bouche ouverte d'une gorge de feu convergence de crocs de feu" (*Les armes miraculeuses*, Gallimard, 1970, p. 124). Sans parler de Toussaint (*Cahier*, Présence Africaine, 1971, pp. 69-71), de l'étude historique *Toussaint Louverture. La révolution française et le problème colonial* (Paris, Club Français du Livre, 1960) et de *La tragédie du Roi Christophe*, de 1963.

14 De ce malaise témoignent des extraits du journal *Le Progressiste* et le discours d'accueil de François Mitterand à la Mairie de Port-de-France, le 25 octobre 1976. En 1974, dans *Notre lettre à F. Mitterand* (18 avril), Césaire et C. Darsières écrivaient: "vous représentez (...) tout à la fois un homme favorable au socialisme et favorable à la décolonisation de notre peuple. Tel est le sens de notre vote. Vous saurez peser combien il contient d'espérance". A la suite du premier tour des élections présidentielles de 1974, Césaire écrit à ses concitoyens: "C'est avec tristesse, et pourquoi le dissimuler, avec honte, que j'ai pris connaissance du score martiniquais du candidat unique de la gauche, François Mitterand. Ainsi donc, seul parmi les peuples colonisés des D.O.M. le peuple martiniquais a assuré une majorité à la réaction" (*Le Progressiste*, 7 mai 1974, reproduit en version manuscrite le 16 mai 1974).

problème de retrouver les racines se pose dans nos Amériques, il ne se pose pas pour des noirs assimilés".

Retrouver l'Afrique au fond de la fosse après le déracinement, le traumatisme de l'esclavage et des décennies d'assimilation c'est un Leitmotif constant. Je lui raconte que j'ai retrouvé dans un objet exposé au Musée de l'Homme à Paris la récade du Roi Christophe à la fin de l'acte II: "toutes les feuilles en dent de soie rassemblées autour du cœur, / l'ananas résiste"<sup>15</sup>. Il sourit et dit: "je suis très méticuleux". Et encore que j'avais retrouvé dans un texte cubain la confirmation du suicide par avalage de la langue, qui apparaît dans le *Cahier*: "Au bout du petit matin, le morne famélique et nul ne sait mieux que ce morne bâtard pourquoi le suicidé s'est étouffé avec la complicité de son hypoglosse en retournant sa langue pour l'avaler" (*Présence Africaine*, 1971, p. 37)<sup>16</sup>. Il répondit très vite: "Oui. Les noirs ont résisté de toutes les manières à l'esclavage. Avaler sa langue était une forme de suicide *ibo*. Les *Ibos* étaient très différents des autres nègres. Dans des registres de négriers, on trouve très souvent pour les nègres en général la mention de nation africaine tandis que pour eux on trouve de nation ibo".

Et encore: "Mais l'Afrique est partout sans qu'on en ait conscience à la Martinique. Voyez le mot *béké*. Il désigne l'antillais de race blanche dont les ancêtres se sont installés dans les îles au début de la colonisation. Autrefois on écrivait *béquet* et on supposait une influence du patois normand sur le créole. Cette influence existe certes, soit dit en passant. Hugo, dans *Les travailleurs de la mer* ou dans *Les quatre-vingt-treize*, emploie des expressions normandes qu'on retrouve en créole. Je pense à l'expression "à la *pipurette du jour*" pour désigner les premières lueurs de l'aurore, expression que l'on retrouve en créole martiniquais sous la forme "au *pipiri du jour*". Ainsi donc on croyait *béquet* venu du patois normand. Et par plaisanterie, on disait au féminin *béquette*. Moi, j'ai toujours cru que c'était un mot d'origine africaine. C'était, imaginez-vous, le nom que les esclaves donnaient à leurs maîtres blancs. Il y a environ quatre ans, je reçois la lettre d'un jeune

15 La récade (mot d'origine portugaise; forme indigène, *kpo*, bâton) est le bâton de commandement des rois et des chefs. Insigne parlant de celui qu'elle représente, on lui donne les mêmes honneurs qu'à son propriétaire. Au moment de son couronnement, le roi, paraissant en public trois jours après la mort de son père, prononçait le nom sous lequel on devait désormais le désigner. Le nom était tiré d'une phrase allégorique prononcée par le roi pour indiquer qu'il n'avait pas failli à sa race. Au Musée de l'Homme, la récade cataloguée au n° 31.36.8 porte l'inscription suivante: Agonglo: un ananas: agondé glo so nou, "je suis l'ananas contre lequel la foudre ne peut rien".

16 Cf. Ortiz, Fernando. *Los negros esclavos*. Havana, 1916, pp. 292-293: "A veces los negros suicidas se asfixiaban con la propia lengua, violentándola hacia atrás de modo que obstruyera la respiración. Este medio de suicidarse era poco conocido".

africain faisant des études aux Etats Unis. Il avait lu un article dans le *National Geographic* sur la Martinique, avec un entretien avec moi, ma photo etc.<sup>17</sup> Cet étudiant m'écrivait pour me dire que chez lui béké était le blanc, l'Europe étant le pays des békés. Mon correspondant était d'ailleurs un Ibo du Nigeria et "la terre des blancs" se dit en langue ibo: "allada beké". Je lui ai écrit en lui disant merci, mille fois merci: il venait de me confirmer mon intuition".

Avant de le quitter, nous lui demandons ce qu'il écrit actuellement. "Rien, en ce moment. J'ai beaucoup de travail. Je suis maire, député. J'ai la charge des gens. Je ne peux pas entreprendre en ce moment un travail de longue haleine. Un poème, je peux toujours l'écrire. Et puis un autre. Après, je réunirai ces poèmes. Et après, ce sera the end". Divisé entre son œuvre à écrire et ses fonctions d'homme public, il tente de se dédoubler sans pouvoir opter pour son œuvre, car la Martinique est aussi en quelque sorte une œuvre à créer, où le poète se fait éveilleur de son peuple.

17 Césaire fait sans doute allusion à l'article "Martinique: Liberté, Egalité and Uncertainty in the Caribbean", de Kenneth MacLeish avec un court entretien avec Césaire in *National Geographic*, vol. 147, n° 1, jan. 1975, pp. 124-148. Césaire y affirme que son parti, le PPM, est soutenu par la jeunesse de l'île et que la situation à la Martinique n'est que du "colonialisme camouflé".